



The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Des ânes partout, pourquoi et pour quoi faire ?

Donkeys everywhere, why, and for what?

Michel Lompech et Daniel Ricard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/economierurale/8206>

DOI : [10.4000/economierurale.8206](https://doi.org/10.4000/economierurale.8206)

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020

Pagination : 17-34

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Michel Lompech et Daniel Ricard, « Des ânes partout, pourquoi et pour quoi faire ? », *Économie rurale* [En ligne], 374 | Octobre-décembre, mis en ligne le 01 janvier 2023, consulté le 02 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/8206> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/economierurale.8206>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International - CC BY-NC 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Des ânes partout, pourquoi et pour quoi faire ?

Michel LOMPECH, Daniel RICARD • Université Clermont Auvergne, AgroParisTech, INRAE, VetAgro Sup, Territoires, Clermont-Ferrand

La présence significative d'ânes dans l'espace rural ou périurbain interroge pour un animal apparemment déclassé par la modernité. Pour comprendre ce paradoxe, cet article procède tout d'abord à une analyse cartographique des sources statistiques disponibles à l'échelle nationale. Une certaine géographie se dégage alors, entre berceaux de race et régions d'utilisateurs, entre régions où les propriétaires sont surtout des amateurs et d'autres où ils sont davantage des agriculteurs. Les auteurs étudient ensuite les différentes utilisations de l'âne en s'appuyant sur des enquêtes qualitatives. Ces utilisations sont directes (lait d'ânesse) ou indirectes (portage, traction), mais confèrent toutes à l'âne une nouvelle place dans la société. Ce renouveau, certes timide, peut aussi prendre des formes assez conflictuelles, en liaison notamment avec les questions de la sélection raciale et de la présence de cet animal auprès des particuliers.

MOTS-CLÉS : France, âne, tourisme, conflits, sélection raciale

Donkeys everywhere, why, and for what?

If donkeys apparently no longer serve any purpose in the modern world, why are there still so many of them in rural areas and on the outskirts of urban areas in France? In an attempt to understand this paradox, this article firstly offers a cartographic analysis of statistical sources available at the national level. From this, a specific geography emerges, showing areas where they are bred, areas where they are used by humans, along with areas where donkey owners are mainly amateurs, and those where they tend to be farmers. We then move on to examine the different uses of the donkey, drawing on results from qualitative surveys. Be they direct (donkey milk) or indirect (porterage, pulling vehicles), all these uses enable the donkey to occupy a new role in society. Its (admittedly small-scale) re-entry into society can also take quite conflicting forms, linked in particular to issues of breed selection and the ownership of this animal by individual members of the public. (Q12, Z10)

KEYWORDS: France, donkey, tourism, conflicts, breed selection

La présence de l'âne presque partout dans le paysage français est un fait étonnant de notre époque. À l'instar du cheval, mais de façon plus discrète, l'âne est de plus en plus visible dans les zones rurales reculées comme dans le périurbain, dans les régions touristiques comme sur les délaissés de certaines voies de communication ou près des habitations. Pourquoi donc cet animal apparemment sans utilité est-il aussi omniprésent ? L'âne, présent jadis dans quantité de fermes et sur tout le territoire national, ne s'était pas vu confier de fonctions productives directes et restait un simple prestataire de divers services pour l'agriculture.

À partir de la fin du XIX^e siècle, la mécanisation lui retire peu à peu cette fonction d'appoint à la paysannerie (portage du lait, transport) et ses effectifs entament un inexorable recul.

Ce déclin est d'autant plus marqué que l'âne ne trouve pas sa place dans les schémas de l'agriculture moderne. Lui qui ne produit pas de matières premières alimentaires, ne s'inscrit pas dans ce mouvement de progrès et est marginalisé. Son déclin va jusqu'à mettre en cause l'existence même de l'espèce et pose la question de la préservation de ce patrimoine génétique à partir des années 1980. La comparaison avec le

cheval s'impose : lui aussi marginalisé par la mécanisation, il conserve cependant des fonctions de référence (courses) et le soutien des Haras nationaux, avant de conquérir de nouveaux usages tels que l'équitation sportive (Digard, 2004).

L'âne, quant à lui, ne voit son statut reformulé qu'à partir de la fin des années 1970, timidement mais suffisamment pour lui permettre de changer peu à peu d'univers (Audiot et Garnier, 1995). Il est alors concerné par de nouvelles utilisations grâce à de nouveaux acteurs, extérieurs à l'agriculture, et dans l'environnement de la société tertiaire et urbaine. Ce renouveau s'accompagne à partir des années 1990 d'une volonté de sélection par laquelle les acteurs s'efforcent de sauver l'espèce en individualisant des races. À l'utilité économique et sociale de jadis succède une stratégie patrimoniale élaborée de concert entre les acteurs et collectivités territoriales (création de « pôles asins »), la race devenant de plus un support de structuration de la profession.

Ce renouveau s'exprime aujourd'hui dans une présence physique croissante de l'animal, même si le mouvement reste relatif au vu d'effectifs modestes : nous comptons cinq fois plus de chevaux que d'ânes. Cette dynamique suscite cependant des interrogations, ce qui exige au préalable de mobiliser les outils statistiques et cartographiques disponibles. Un second point pose la question de l'utilité de l'âne dans la société : comment est-il valorisé et par quels acteurs ? Nouvelles fonctions, nouveaux acteurs : quels sont enfin les nouveaux enjeux qui se dessinent autour de cet animal ? Reste enfin à s'interroger sur la pertinence de la stratégie de reconquête par la race.

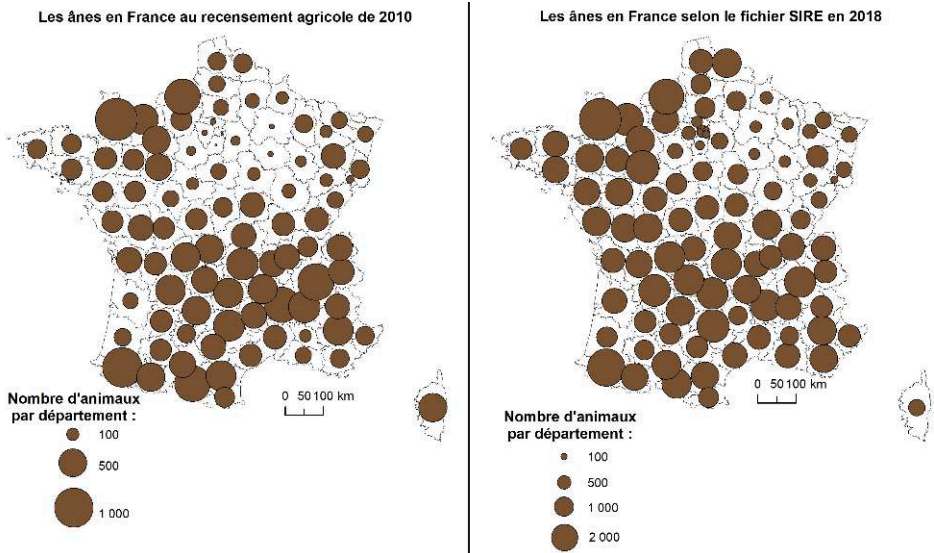
La présence émiettée de l'âne oblige le géographe à recourir à d'autres techniques que la cartographie et le raisonnement à petite échelle. Les réseaux professionnels sont le plus souvent minoritaires, divisés,

et bien des acteurs œuvrent chacun de leur côté. Pour cette raison, cette étude a principalement mobilisé des outils qualitatifs (Morange et Schmoll, 2016), notamment des questionnaires semi-directifs (auprès des éleveurs, avec visite de l'exploitation, des utilisateurs et des structures associatives et professionnelles) ainsi que des séances d'observation lors de fêtes thématiques ou de marchés aux bestiaux. Nous avons également consulté la littérature relative aux équins¹. Cette méthodologie qualitative est nécessaire pour prendre en compte la spécificité des situations, dans un contexte où les profils des acteurs sont très variés. Elle s'appuie également sur la description aussi complète que possible des structures enquêtées (une quarantaine). Cette approche, en donnant la parole aux acteurs, permet de dresser des portraits types et de resituer la présence asine actuelle dans son arrière-fond historique d'utilisation passée, en soulignant continuités et ruptures.

Notre étude rend compte de la diversité des formes de présence de l'âne en France en privilégiant deux territoires clés : les Pyrénées où nous observons une mobilisation autour de la race dans un projet de sauvegarde de l'espèce ; le Berry et le Bourbonnais qui constituent un autre berceau de races, mais en plaine et en déclin, avec une mobilisation patrimoniale qui s'essouffle. D'autres enquêtes ont été conduites ailleurs en France, notamment dans les Cévennes (l'espace initial de la randonnée asine) et le Limousin. Il s'agit donc d'une recherche essentiellement

1. Les sciences sociales ne se sont guère intéressées à l'âne, en dehors des zootechniciens (Audiot sur le baudet du Poitou) et des ethnologues (souvent en lien avec le monde du cheval). Les travaux géographiques sont très anciens (Musset, 1917) et centrés sur l'élevage des chevaux. Nous trouvons aussi certaines éruditions historiques, alors que le trimestriel *Les Cahiers de l'âne*, qui paraît depuis 2004, fournit une importante série d'articles d'intérêt inégal.

Carte 1. Localisation des effectifs asiniens : recensement agricole et base SIRE



Source : les auteurs.

qualitative qui fournit des informations objectives sur cette « non-filière » difficilement abordable par le biais des réseaux institutionnels classiques. Elle a été menée dans le cadre d'un travail de recherche financé par l'Institut Français du Cheval et de l'Équitation (IFCE).

L'âne en France À la recherche d'une géographie

L'analyse de la localisation des animaux d'élevage a été largement traitée pour les espèces « majeures », grâce aux statistiques nombreuses et rigoureuses issues, notamment, du recensement agricole. Tel n'est pas le cas pour l'âne, dont la connaissance est rendue délicate par l'absence de données quantitatives homogènes, fiables et comparables. Nous nous appuyons donc sur les rares données disponibles, traitées de manière cartographique (*carte 1*), pour tenter d'en extraire une géographie de l'âne en France, un exercice hélas fort difficile.

Une première approche est fournie par les données du recensement agricole,

lesquelles sont à manier avec prudence puisqu'elles ne comptabilisent en 2010 que 31 583 « ânes, mulets et bardots », alors que ces derniers étaient estimés à 82 000 en 2013 par l'Institut National Asin et Mulassier (Site INAM). Le ministère de l'Agriculture ne recense en fait que les bêtes des seuls exploitants, alors que le cheptel asinien est en bonne partie aux mains de particuliers ne disposant justement pas du statut agricole. La sous-représentation du troupeau est donc évidente, surtout dans les régions périurbaines et touristiques et les milieux de forte concentration de résidences secondaires. En outre, la donnée remonte à 2010 pour un cheptel que nous pressentons en progression sensible².

L'autre grande source d'information vient du fichier système d'identification relatif aux équidés (SIRE) qui dénombre 144 960 animaux en France métropolitaine

2. L'observatoire de l'INAM parle de 45 000 animaux en 2009 et de 82 000 en 2013, une progression spectaculaire dont nous pouvons toutefois douter.

en 2018, détenus par 75 967 propriétaires. Si nombre de propriétaires ne respectent pas encore l'obligation d'identification, le fichier souffre de procédures de radiation insatisfaisantes, surtout pour les animaux décédés ou envoyés à l'abattoir et SIRE surstime donc clairement le cheptel asinien.

La cartographie (*carte 1*), souligne toutefois plusieurs tendances de fond quant à la localisation de l'espèce.

- Nous notons tout d'abord le poids de certains foyers de race : Normandie, Pyrénées et piémont, voire Poitou. L'importance du cheptel dans ces régions doit peu aux animaux de race, dont le nombre reste faible, mais rejoint surtout des formes de permanence en lien avec l'histoire et l'individualisation précoce de foyers asiniens dont il reste toujours quelque chose.
- Seconde caractéristique ; la surreprésentation des montagnes (à l'exception notable du Jura, voire des Vosges) et, plus généralement, des zones à potentiel agronomique limité. L'histoire joue là un grand rôle à travers l'héritage marqué d'une utilisation ancienne de l'âne pour diverses fonctions d'appoint. Mais ces régions largement fourragères sont aussi des terres d'élevage où l'âne trouve encore une place, comme animal d'agrément pour les agriculteurs, ou pour l'entretien de parcelles mal intégrées au système productif. Massif central, Alpes, Pyrénées et Corse s'inscrivent clairement dans cet univers, comme nombre de périphéries, souvent herbagères, du Massif central : Allier, Nièvre, Dordogne, Lot... Comme nous le constatons, ces deux premiers types de régions asines se recoupent en partie.
- Les cartes montrent aussi un net effacement du quart Nord-Est de la France (Grand-Est, Bourgogne-Franche-Comté et Île-de-France), un désert asinien, relatif, qui s'explique par la combinaison de deux facteurs structurels. Encore

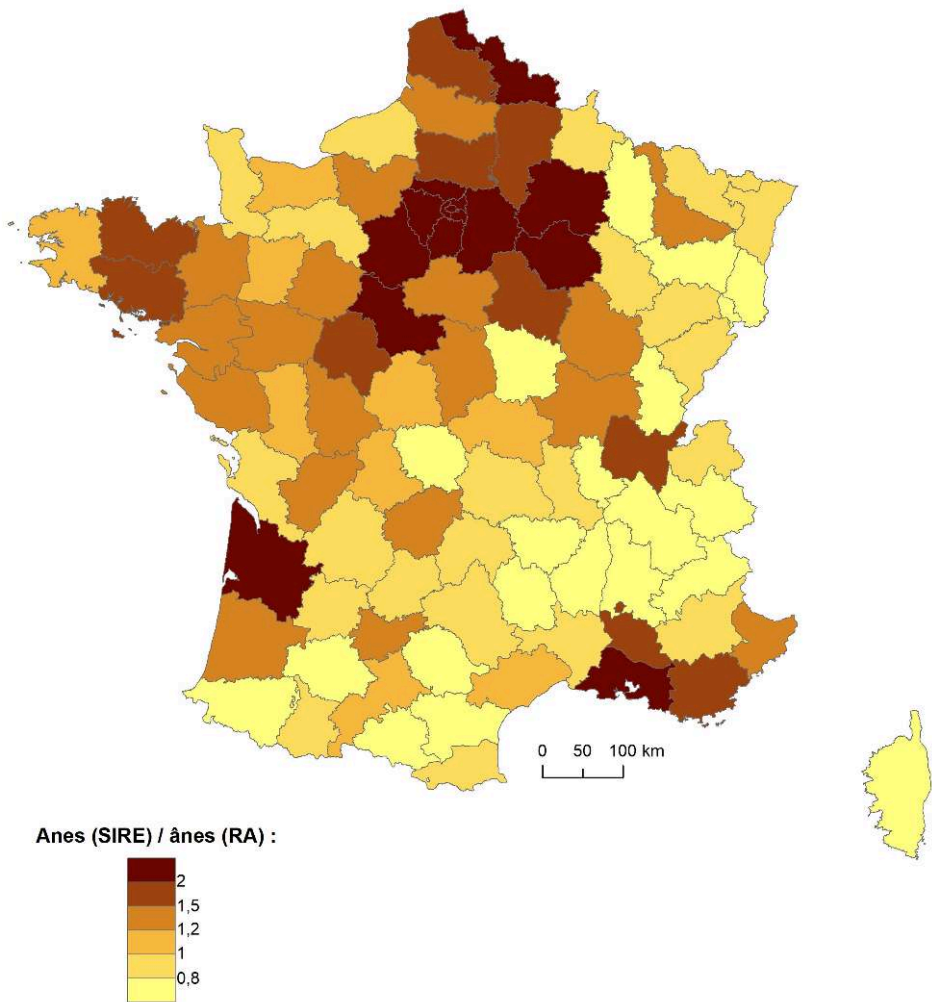
une fois, l'histoire joue à plein dans ces terres traditionnellement peu concernées par cet élevage (Spindler, 1986). En outre, nous sommes ici dans un foyer de céréaliculture intensive où l'utilité de l'âne fut très tôt et massivement remise en question. La faiblesse des effectifs est manifeste en Champagne.

- Nous constatons enfin une présence asine importante sur une large façade océanique du pays. Si le Poitou s'appuie sur un berceau de race encore vivant, Bretagne et Pays de la Loire rappellent davantage le contexte du Bassin parisien : ce foyer d'agriculture intensive a marginalisé l'âne et, par ailleurs, les effectifs du recensement agricole y sont faibles. À l'inverse, le fichier SIRE est assez étoffé (Vendée, Ille-et-Vilaine, Morbihan, Côtes-d'Armor, Maine-et-Loire), soulignant une présence marquée de l'âne non agricole, d'amateurs ou de résidents secondaires, voire d'acteurs du tourisme. Ces nouveaux territoires de l'âne se retrouvent aussi le long de la côte méditerranéenne.

La confrontation des deux cartes permet de distinguer les départements caractérisés par une surreprésentation au regard du recensement agricole ou de la base SIRE (*carte 2*). Berceaux de race et montagnes s'illustrent alors par une forte présence d'ânes relevant des exploitations, par héritage des usages traditionnels³. Ailleurs, ces mêmes ânes agricoles sont moins présents, reflet d'une surreprésentation d'animaux détenus par des amateurs, des résidents secondaires, des périurbains ou des prestataires touristiques, à l'image des départements très urbains du Nord et du

3. Nous mentionnons la situation particulière de la Corse, 21^e département français pour le recensement agricole, mais seulement 77^e dans SIRE. À l'évidence, la sous-déclaration est courante chez les non-agriculteurs.

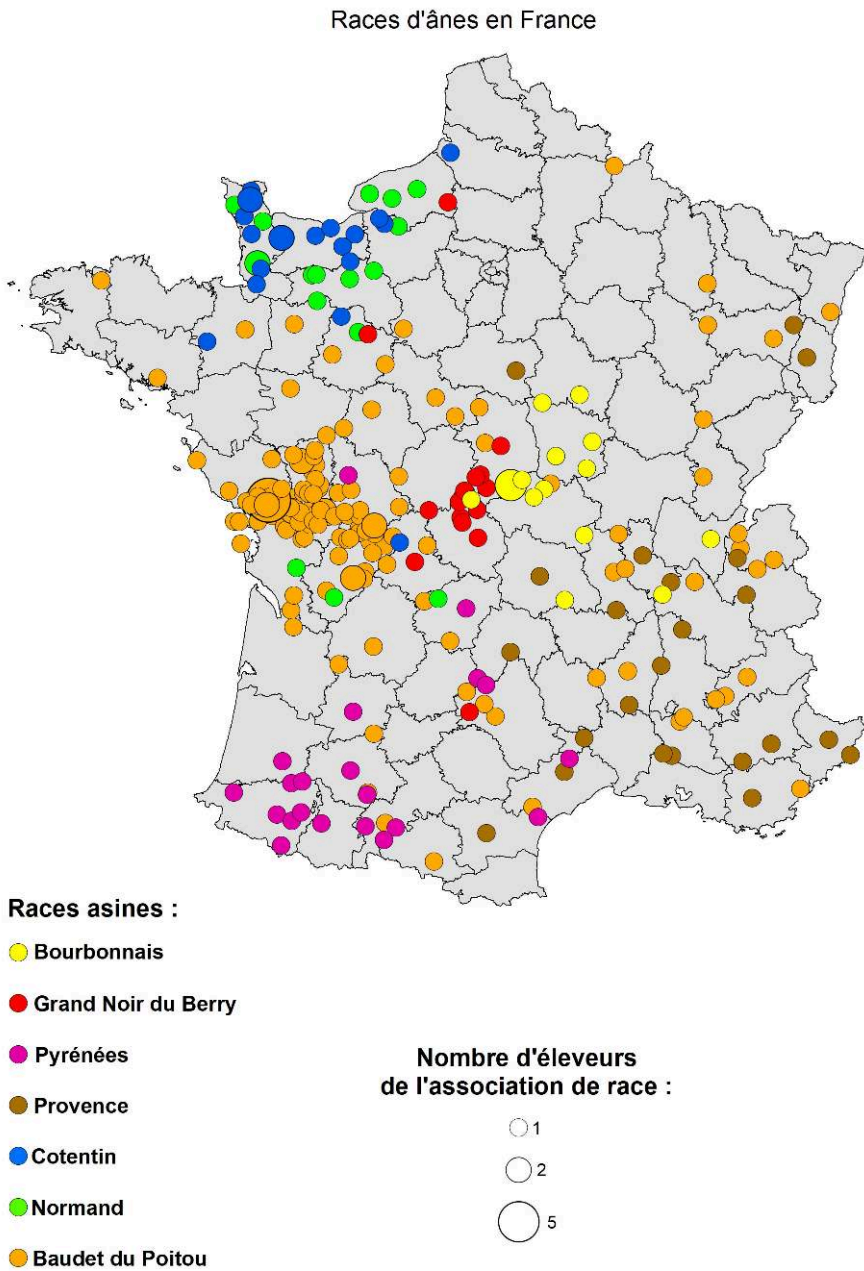
Carte 2. Les ânes du fichier SIRE et du recensement agricole



Note : La carte exprime le profil du cheptel asinien en France. Quand la part du cheptel départemental dans le fichier SIRE est inférieure à la part du cheptel départemental dans le recensement agricole, le ratio est inférieur à 1, ce qui exprime une surreprésentation des ânes « agricoles », très nette au Sud-Est d'une ligne Nancy/Bayonne. Dans le cas contraire, la surreprésentation des ânes du fichier SIRE reflète une prédominance des ânes détenus par les non-agriculteurs (cas de nombreux départements à forte dominante urbaine).

Sources : recensement agricole (2010) ; Fichier SIRE (2018).

Carte 3. Les éleveurs d'ânes de races en 2018



Source : les auteurs.

Pas-de-Calais, voire de la Gironde et de la Loire-Atlantique⁴.

Une dernière information est fournie par la localisation des détenteurs d'animaux de race. La *carte 3* a été établie à partir des sites internet des sept races françaises, une source hélas encore une fois incertaine : ces sites recensent des éleveurs et non des animaux, leurs bases de données sont jugées incomplètes par les associations de race elles-mêmes et surtout, les animaux inscrits sont très minoritaires par rapport aux ânes communs⁵. La carte révèle toutefois les foyers de race de la Normandie (sauf l'Eure), du Poitou et des Pyrénées, ainsi qu'un foyer secondaire situé aux limites du Cher, de l'Indre, de la Creuse et de l'Allier. À l'inverse, l'âne de Provence n'a pas généré de territoire de référence.

Déterminer une géographie de l'âne en France s'avère donc une mission délicate, pour un cheptel mal connu, objet de rares statistiques toujours incertaines. L'émiettement des propriétaires, la forte part d'amateurs, la rareté des acteurs professionnels et la place limitée des animaux de race nécessitent donc de recourir à d'autres techniques que la cartographie ou le traitement statistique pour étudier ce cheptel particulier.

Valeur et usages de l'âne Un animal au service du développement ?

L'âne est aujourd'hui détenu majoritairement par des amateurs, périurbains ou ruraux, ou bien par des agriculteurs, parfois

aussi par des militants de la cause animale, qui l'élèvent tous ou presque comme un animal « accessoire » (au service d'une production dominante, comme jadis) ou d'agrément (ce qui est nouveau). Les professionnels vivant de cet élevage sont par contre rares et se différencient largement selon qu'ils relèvent ou non de la sphère agricole, avec toutefois l'établissement progressif de passerelles entre les différents types d'acteurs.

Cette rareté des professionnels peut s'expliquer par des éléments de rationalité économique. Si nous apprécions la valeur de l'animal par le consentement à payer pour son acquisition, le calcul est clair : la majorité des ânes sont sans prix réel et beaucoup sont d'ailleurs mis en vente sur la Toile ou même proposés gratuitement contre bons soins. Quant aux animaux non enregistrés dans SIRE, souvent aux mains de particuliers, sans papiers et non vaccinés, ils sont sans valeur aucune.

Déterminer la valeur économique de l'âne suppose de connaître ses différentes valorisations. Les finalités directement productives se limitent à la production de viande et de lait. La première, qui souffre d'interdits culturels que renforcent les passions contemporaines⁶, ne représente que des volumes et des recettes dérisoires qui ne compensent pas les coûts d'entretien. Le regard du maquignon jugeant la valeur à l'abattage aux foires de Hélette (Pays Basque) ou de Maurs (Cantal) est impitoyable : seul l'âne bien bâti est acheté. En mai 2019 à Maurs, un maquignon italien acquiert ainsi les plus grands Pyrénéens, mais délaisse deux ânes sardes mal bâtis. Un acheteur catalan repart avec l'unique belle ânesse de la foire, une Poitevine

4. SIRE comptabilise de gros effectifs dans nombre de villes importantes avec 407 ânes à Paris (172 propriétaires), 96 à Marseille, 53 à Nice ou 51 à Lyon. Enregistrés au lieu de résidence des propriétaires, ces ânes sont en fait localisés physiquement dans l'espace rural des résidences secondaires.

5. SIRE recense 11 154 animaux de race en 2018, soit seulement 7,7 % de l'effectif total.

6. Les mots traduisent cette gêne : « *Dans les asineries laitières, on sait que ça part au couteau.* » (P., éleveur, Pyrénées Atlantiques, entretien octobre 2019). « *Est-ce que tu casses des ânes ?* » (D., éleveur limousin, à un maquignon à Maurs, observation participante, 2 mai 2019).

de trois ans, qu'il conservera sans doute (*séance d'observation participante, 2 mai 2019*).

Il n'existe pas de cotations officielles des transactions effectuées sur les marchés pour les ânes⁷. Quand la destinée est l'abattoir, on estime la bête sur pied, sans passer sur la bascule, à la différence des chevaux, et son prix s'établit en fonction de sa morphologie, de son état général et de son engraissement. Pour les autres fins, nous prenons en compte son comportement et de son éducation, ses origines (lignée, propriétaire, inscription au livre généalogique ou *stud-book* et dans le fichier SIRE) et son âge, sans oublier l'équilibre entre offre et demande. Or, le simple entretien a un coût (enregistrement, vaccinations, nourriture), celui d'un âne de trois ans étant estimé par les professionnels à 500 €. Le prix de la viande les compenserait à peine et nécessite en général de recourir à l'exportation (Italie, Espagne), un interlocuteur nous expliquant sous couvert d'anonymat que :

« *Le marché de la viande d'âne est inexistant, et je peux vous assurer que j'ai cherché.* » (X., entretien mai 2019).

Cette quasi-absence de débouché fait difficulté quand il faut se débarrasser d'animaux blessés, dangereux ou abandonnés, ou bien des ânonns superfétatoires des asineries laitières.

1. La rareté des valorisations agricoles

La production de lait d'ânesse, ancienne (Denel, 2001), connaît actuellement une nette croissance. Son développement, à base agricole, largement individuel, associe production de matière première, transformation en produits finis (savons,

cosmétiques) et recherche de valeur ajoutée par la vente directe, sur un marché en expansion. Les enquêtes révèlent toutefois une grande diversité et l'émergence rapide d'une vraie filière, dominée par quelques éleveurs spécialisés, susceptibles d'approvisionner des transformateurs, proches ou lointains. Cette dynamique suscite d'ailleurs le triple intérêt de l'interprofession, du monde de la recherche (thèses vétérinaires), des acteurs de la pharmacie et des cosmétiques. Les asineries artisanales proposant savons et produits cosmétiques divergent donc de plus en plus de quelques grosses structures, de plusieurs dizaines, voire centaines de têtes, engagées sur un marché agro-industriel très concurrentiel. Nous en rencontrons dans les Pyrénées, aux Açores, en Belgique, en Sardaigne où le groupe suisse Eurolactis SA aurait 680 ânesses en production (site Internet du groupe) et même en Chine.

La plus importante asinerie française se trouve sur le piémont pyrénéen, créée par un agent bancaire qui s'installe comme exploitant agricole après la crise de 2008, pour produire du lait de jument, puis d'ânesse. Sa structure rassemble tous les éléments d'un système technique performant : gros cheptel (250 bêtes, 50 ânesses en production), stabulation associée à des parcours, ration complémentée, mono-traité mécanisée, dessaisonnalisation des naissances, suivi individuel des femelles, certification biologique... Les obstacles sont cependant réels : en l'absence de race laitière, on doit recourir à la monte naturelle, car l'insémination artificielle n'est pas au point ; or la gestion de la reproduction est délicate dans cette espèce. La maîtrise sanitaire du troupeau s'avère aussi délicate en l'absence d'intérêt de la science vétérinaire pour ce cheptel marginal.

La production, soit 40 litres par jour, ce qui est considérable, oblige à trouver l'équilibre entre l'alimentation des ânonns (qui doivent rester avec leur mère pour

7. En Espagne, des enchères règlent les cours sur le marché de San Vitero (Castille-et-Léon) pour les ânes de race zamorano-leonés, mais pas à celui de Puigcerdà (Cerdagne), haut lieu de l'âne catalan.

prolonger la lactation) et le prélèvement opéré par la traite. Le lait, surgelé ou lyophilisé, alimente ensuite de multiples débouchés. Outre une activité de transformation (savons à marques propres) et l'approvisionnement d'asinerie en manque de lait, la ferme vend à des laboratoires, exporte et alimente un réseau de pharmacies parisiennes. La structure, qui compte 3,5 personnes en production et 8 pour la transformation et la vente, frôle le million d'euros de chiffre d'affaires. Elle se rapproche de la *start-up* par opposition aux asineries classiques qui n'ont en moyenne que 14 ânesses sur 24 ha (Lompech *et al.*, 2018), doivent investir dans la transformation (ce qui suppose connaissances et laboratoire de saponification), renforcer la vente directe et privilégier des points de vente sur les sites touristiques. Il est toutefois difficile de connaître le nombre de ces asineries qui aurait doublé depuis 2010 pour atteindre 80 unités. L'apparition de normes (sanitaires, pourcentage de lait en cosmétique) et les contrefaçons en découragent plus d'un, les abandons semblent nombreux et le devenir des ânon restes entier, même si tous les éleveurs affirment bien entendu leur trouver un maître.

L'agriculture peut aussi valoriser l'âne de manière indirecte par le biais de l'éco-pâturage. Certaines fermes, ou des collectivités locales, en utilisent sur des parcelles délaissées, rejoignant là d'anciennes pratiques : le pâturage des chevaux s'effectuait souvent après celui des bovins et, localement, les équidés pacageaient en forêt (Lizet, 1996). Le recours à des troupes d'ânes pour l'entretien de parcelles pentues est en revanche une pratique nouvelle, à l'image de ce laitier plaçant ses hongres auprès d'éleveurs intensifs encombrés de telles parcelles devenues inutiles ou d'un autre qui monte ses ânesses gravides sur des soulans ariégeoises envahies de buis et de rhododendron. Alors que l'âne était jadis élevé seul ou par paire, de véritables troupeaux apparaissent : on passe de

l'individu à la troupe, de l'animal auxiliaire à des formes de spécialisation.

« J'ai vendu 25 ânes d'un coup à un ami laitier [éleveur de vaches laitières] embarrassé de ses mauvaises parcelles en pente. Je lui ai expliqué qu'il pouvait aussi toucher les primes de la PAC avec des ânes. » (T., éleveur, Pyrénées-Atlantiques, entretien octobre 2018).

L'âne entretient donc la biodiversité, tout en émergeant aux aides communautaires.

En dépit de ces exemples, la rareté d'une véritable finalité de l'âne le cantonne et le conforte dans une position marginale vis-à-vis de l'agriculture moderne et très rares sont les paysans ayant converti leur exploitation. Toutefois, dans notre échantillon d'exploitations enquêtées, nous avons rencontré en Guyenne un éleveur qui a profité de la cessation laitière pour créer un centre équestre (paddocks, circuits de visite, ballades), ou alors en Limousin, un autre qui, à la suite de la tempête de 1999, s'est réorienté vers l'élevage d'ânes destinés à une clientèle d'amateurs et de maraîchers. Ailleurs, un maquignon de veaux a cessé son activité pour créer l'une des plus grosses asineries françaises spécialisée dans l'attelage.

2. L'âne maraîcher, au service de l'installation en agriculture

Plaçons-nous maintenant du côté des utilisateurs. L'âne a toujours été recherché pour sa force, son énergie. Confrontés à un déclin de la traction animale qui semblait inexorable, différents mouvements et associations cherchent depuis les années 1970 à présenter cette même traction, asine ou chevaline, sous l'angle de la rationalité économique (Lizet, 1996). Plusieurs rapports ont mesuré la capacité de traction de l'âne et loué son comportement et sa maniabilité, des constats scientifiques confirmés par l'expérience : l'âne est bien adapté

au maraîchage sur de petites surfaces. Son emploi dans des projets typiquement agricoles progresse d'ailleurs, mais avec de faibles effectifs, tant en nombre de structures que d'animaux (deux le plus souvent). L'âne n'est en fait qu'un élément d'un projet d'installation en agriculture (biologique) ou dans un modèle alternatif (permaculture, plantes aromatiques).

Ainsi, ce jeune maraîcher établi sur trois hectares a acheté un âne car, explique-t-il :

« Je m'en sers pour le désherbage mécanique, le travail du sol. Il marche comme sur une corde, ce qui permet de densifier les cultures, de moins tasser le sol et d'économiser du gasoil. L'inconvénient du bio, qui impose plusieurs passages mécaniques, n'en est plus un avec Réglisse. Dernier avantage par rapport au cheval, l'âne mange moins et tombe très peu, voire pas du tout malade. » (B., maraîcher, Puy-de-Dôme, entretien avril 2019).

L'âne, déclassé par la motorisation et la disparition des usages ancillaires, réapparaît donc dans des exploitations situées hors filière et souvent inscrites dans une démarche hors cadre familial. Pour nombre d'anciens urbains, rompre avec la mécanisation relève d'une démarche militante, même s'ils rencontrent souvent le scepticisme, y compris des éleveurs d'ânes.

L'École des ânes maraîchers de Villeneuve-sur-Lot rapproche éleveurs et porteurs de projets agricoles. Pour attirer le client, il faut habituer l'âne à être manipulé, ce qui suppose en amont des éleveurs engagés dans la maniabilité et le dressage, un programme exigeant. Un bon exemple est fourni par le seul éleveur professionnel d'ânes bourbonnais, qui dispose de 32 animaux et fait naître cinq à dix ânonns par an. Naisseur, il est en fait surtout éleveur, son travail consistant largement à manipuler les ânonns et à les préparer ainsi au dressage. Or tous les berceaux de race ne disposent pas d'acteurs aussi engagés,

car le dressage exige de conserver l'animal jusqu'à deux ou trois ans :

« Avec mon frère, on arrive à vendre les ânonns de huit mois 1 000 € à la foire de Suarce [Territoire de Belfort]. Si vous le gardez jusqu'à trois ans, vous ne gagnez guère que 500 € de plus : c'est pas rentable. » (P., retraité, éleveur de Grands Noirs, entretien de mai 2018, Indre).

Où trouver ces maraîchers ? Des sols meubles et un climat océanique favorisent les cultures de plein champ, des tunnels de bonne taille permettent le passage de l'animal, autant de facteurs qui avantagent le Grand Ouest. Ils restent toutefois minoritaires et isolés, ne réussissant à faire (petit) nombre qu'en Charente-Maritime ou dans les hortillonnages amiénois. Ajoutons que bien des projets n'aboutissent pas, même après l'achat de l'âne : blocage foncier, manque de débouchés, contraintes administratives, absence de soutien du milieu agricole, réorientations diverses.

3. L'âne compagnon de loisir

La revue *Les Cahiers de l'âne* révèle un courant d'intérêt pour l'équitation de loisirs. On pratique alors malgré la conformation convexe du dos de l'animal qui lui fait manquer de souplesse, ou l'on se démarque par le style *western* importé des États-Unis. L'attelage est une pratique plus courante, en concours sous forme de menées d'ânes ou pour la simple détente. Un de nos interlocuteurs comprit dès le début des années 1980 que cette pratique pouvait constituer un marché porteur. Fils d'un maquignon de chevaux établi à 100 km de Paris, il propose des ânes normands éduqués à l'attelage et une large gamme de voitures hippomobiles à une clientèle fortunée relevant surtout de la bourgeoisie parisienne qui acquiert l'âne dressé et l'équipement afférent (harnachement, voiture) pour la promenade de détente en famille dans les vastes parcs des résidences huppées.

Comment s'organise ce marché de l'âne d'agrément ? Pour ces acheteurs souvent peu avertis, l'inscription au *stud-book*, l'identification SIRE et la confiance nouée avec l'éleveur rassurent, mais la fourchette de prix reste large.

« Je vends cinq à dix bêtes par an à des amateurs de randonnée ou des pêcheurs d'altitude pour qui l'âne porte le bivouac, à des asineries laitières, ou à des porteurs de projet de randonnée, à des prix avoisinant 1 500 €. » (G., éleveuse, Pyrénées-Atlantiques, entretien octobre 2018).

L'âne bourbonnais vaudrait 800 à 1 500 €, mais atteindrait 3 000 € éduqué.

La Société Française des Équidés de Travail (SFET) conçoit, quant à elle, une stratégie pour valoriser les ânes éduqués (nous ne parlons pas ici de dressage mais d'éducation), différencier les sujets mis en vente par les éleveurs de ceux proposés par les amateurs, rapprocher éleveurs et utilisateurs. Quelques professionnels y participent et la priorité est alors donnée aux animaux de race (concours modèle et allure) et aux épreuves du Parcours d'Excellence du Jeune Équidé de Travail (PEJET) pour les ânes de trois ans, ce qui incite les éleveurs à débourrer et à dresser les animaux. Cette volonté de certifier l'éducation reste cependant mal connue des acheteurs et fait l'objet de controverses entre éleveurs. En effet, elle instaure esprit de compétition ainsi que course à la prime et ne concerne guère que les ânes de race. Enfin, chacun constate une saturation du marché, surtout depuis la crise de 2008, les producteurs de lait d'ânesse étant également accusés de proposer des animaux non éduqués, empêchant une vraie structuration de l'offre.

4. L'âne porteur de valeurs immatérielles

L'âne prend aussi une valeur plus générale de legs qui s'exprime dans la satisfaction ressentie dans la possession et la transmission d'un patrimoine culturel, déconnecté

d'une valorisation économique immédiate. Cela explique la forte implication des amateurs dans cet élevage. L'identité culturelle se manifeste ainsi, en Berry et en Bourbonnais, dans la relation spécifique que les communautés rurales entretiennent avec cet animal, comme avec l'ensemble des connaissances techniques liées à son emploi et à la mémoire qu'il porte. En témoignent la création des pôles asins de Braize (Allier) et de Lignièrès (Cher), ainsi que les fêtes qui parsèment le territoire. Autour de l'âne se greffe la production de liens sociaux de proximité, de capital social et de patrimoine collectif. Le thème de l'âne reste cependant toujours marginal et le fait d'acteurs peu nombreux, souvent extérieurs au monde agricole ou à la région, certains responsables d'associations habitant bien loin du berceau de leur race.

Enfin, plusieurs configurations permettent de mieux saisir l'engouement et la passion entretenue autour de l'âne. Divers centres assurent ainsi des formations et stages : attelage, traction, dressage, rudiments d'hippologie, initiation à la médiation, aux soins, connaissances générales sur l'animal. Ces activités engagent des structures privées ou associatives et contribuent à la diffusion de l'âne auprès des particuliers, accompagnent des individus en reconversion professionnelle ou en recherche d'une solution alternative. L'achat d'un âne marque alors une étape dans la vie, le passage à la retraite ou l'installation à la campagne. Il peut aussi servir de support à une volonté de réorientation, avec des réussites, mais aussi bien des tentatives sans lendemain. Dans une société en transformation, l'animal délaissé parce qu'inutile est chargé d'espérance...

5. Les âniers touristiques

La période actuelle voit aussi émerger des formes d'utilisation relevant de processus de développement, envisagées à l'échelle individuelle ou collective. Le mouvement

prend timidement forme à la fin des années 1970 dans les Cévennes et le Lot (Audiot et Garnier, 1995), avant de se diffuser en Ariège, en Provence, en Aquitaine, ou dans des sites touristiques ponctuels (lac d'Aydat, Gavarnie). S'il modifie l'utilité de l'âne, il change aussi le rapport à l'animal. Celui-ci cesse d'être la bête complémentaire de la ferme d'élevage pour occuper le cœur d'un projet de développement et est désormais conduit en troupeau. Les acteurs du monde asinien évoluent aussi : aux éleveurs d'hier ancrés dans la campagne succèdent les âniers installés pour faire suite au mouvement de retour à la terre de 1968, puis des entrepreneurs à la fonction commerciale assumée.

La valorisation touristique se professionnalise alors et des associations⁸ tentent de coordonner l'action de ces âniers dont la clientèle est en partie constituée de pèlerins (souvent des familles) marchant sur le chemin de Saint-Jacques ou celui de Stevenson. La gestion de ces itinéraires nécessite une grande organisation, entre âniers pour assurer les relais lors des étapes, pour récupérer les ânes à Compostelle, ou pour offrir un produit touristique complet (réservation de gîtes, soirées étapes). Certaines entreprises sont devenues véritablement professionnelles avec plusieurs dizaines d'ânes en location, des hébergements (yourtes) et des véhicules. D'autres restent aux mains d'amateurs louant quelques ânes pour rentrer dans leurs frais. Ce type d'activité mobilise souvent des acteurs venus du monde urbain, qui développent toutefois peu à peu une dimension agricole relative, à travers la recherche de terre et l'entretien des ânes en morte-saison.

8. Deux organisations, recoupant les différences entre partisans de l'âne de race et de l'âne commun, tentent de les fédérer : l'Union Nationale des Âniers Pluriactifs (275 adhérents dont 180 professionnels) et le Syndicat professionnel des loueurs d'ânes de bât (SPLAB).

6. L'âne et le foncier

Ces formes de valorisation interrogent en effet le lien entretenu avec le foncier. Laitiers et âniers touristiques ont besoin de surfaces et entrent alors en concurrence avec les autres agriculteurs, selon des configurations variées. Dans les zones en déprise, l'accès à la terre ou à la ressource fourragère s'en trouve facilité. Dans les zones d'agriculture dynamique, comme le piémont pyrénéen en arrière de Pau, la concurrence pour le foncier conduit en revanche ce producteur de lait d'ânesse sur les pentes délaissées par les éleveurs bovins et les maïsiculteurs, le condamnant ainsi à prospecter sur de nombreuses communes, parfois lointaines. En Aveyron, nous rencontrons un exemple de partage évident du finage : aux éleveurs intensifs le plateau facile à intensifier, à l'ânier les pentes sèches et peu mécanisables.

Le foncier peut aussi servir de support au soutien de la Politique Agricole Commune (PAC), variable selon la capacité du professionnel à obtenir des droits (reprise de terres déjà dotées, tirage auprès de la réserve nationale) et à optimiser les aides (droits à l'hectare, Indemnité Compensatrice de Handicap Naturel, conversion bio, soutien aux races menacées). S'il reste accessoire chez les maraîchers aux petites surfaces, le soutien peut parfois devenir central comme chez ce prestataire touristique à la tête d'une centaine d'hectares qui avoue percevoir 70 000 euros d'aides par an, ou encore pour un producteur de lait d'ânesse :

« J'ai tout optimisé après avoir passé six mois à lire et relire l'intégralité du règlement de la PAC. » (V., ânier du sud du Massif central, entretien avril 2019).

« Je tape partout et j'arrive à toucher 55 000 euros d'aides par an grâce, entre autres, à la MAE races menacées. » (Y., éleveur pyrénéen, entretien novembre 2019).

Il faut dire que l'âne a le gros avantage d'être comptabilisé comme une Unité de gros bétail (UGB), soit autant qu'une vache.

Un animal et ses enjeux

Les problématiques qui se développent autour de l'âne, liées à de nouvelles formes de valorisation induisent pour l'animal de nouveaux enjeux qui l'éloignent de la sphère agraire où il fut longtemps cantonné.

1. Quelle utilité pour la sélection raciale ?

Le premier de ces enjeux est lié à la race et à l'utilité de la sélection. À la suite de nombreux travaux de zootechnie (Audiot, 1995) ou d'ethnologie (Lizet, 1989 ; Pellegrini, 2004), il convient d'aborder la race sous l'angle des pratiques individuelles et collectives associées à son usage dans un milieu donné. Historiquement, l'effort de sélection raciale a pour origine l'élevage mulassier : le livre généalogique (*stud-books*) du Baudet du Poitou est ouvert le premier (1883) à la même période que ceux des races de chevaux de trait. Il est remarquable que les cartes des mules⁹ et des ânes ne coïncident pas vraiment au XIX^e siècle : les régions de naisseurs sont les Pyrénées (au sens large), le Poitou, et deux foyers alpins (Seyne et le Val d'Arly) ; les baudets mulassiers, de type poitevin, catalan ou Martina Franca, sont mis à disposition des éleveurs par les Haras nationaux dans des stations de monte ; le facteur déterminant est bien le nombre de juments. Les régions d'utilisation sont le massif landais, le vignoble languedocien, les Alpes du Sud et la Corse, les zones industrielles du Nord. Il faut attendre la fin des années 1990 pour que les autres *stud-books* s'ouvrent à la faveur du

processus de patrimonialisation qui touche de nombreux éléments de la vie rurale, et parallèlement au démantèlement progressif des Haras nationaux. L'âne sera le dernier équidé à bénéficier de l'ouverture de ces registres, vingt ans après que la France équestre eut redécouvert ses petits chevaux (Mérens, Pottock, Landais, Camargue).

Les six races reconnues entre 1996 et 2002 (Grand Noir du Berry, Pyrénéen, Bourbonnais, Cotentin, Normand, Provence) soignent une esthétique spécifique pour leurs sujets, veillent à l'harmonie des rapports de proportions, surtout pour les baudets (port de tête distingué, mâchoire puissante, large poitrail) et insistent sur divers signes distinctifs : croix de Saint-André pour le Normand, robe noire pour le Pyrénéen ou chocolat pour le Bourbonnais. L'établissement d'un standard et la reconnaissance des animaux se font sur de telles bases morphologiques, un choix qui, pourtant, n'allait pas forcément de soi. À la création du *stud-book* pyrénéen, Audiot plaide ainsi, avec son regard de chercheur, pour une identification chez le propriétaire qui aurait établi la filiation des bêtes et la pratique réelle d'un élevage traditionnel (communication personnelle aux auteurs).

Mais l'association choisit un critère morphologique au sens zootechnique du terme, reposant sur un contrôle attentif de l'homogénéité de la population et la stabilité des caractéristiques phénotypiques. Plus rapide et moins coûteux, il est mis en place lors de la manifestation publique initiale de Masseube (Rabier, 2011). Cette procédure se répète pour les autres races, mais rend possibles des abus, comme l'enregistrement d'ânes trop récemment venus d'Espagne ou de Roumanie. Enfin, les lieux de sélection, puis de concours, sont parfois bien éloignés des éleveurs, l'agrément des baudets et la confirmation des ânesses exigent alors de longs et coûteux trajets pour un élevage qui ne rapporte

9. Voir : http://www.unicaen.fr/mrsh/bibagri2/sites/default/files/France_agricole/carte34Prn_R.jpg.

guère et les refus d'inscription, même justifiés, créent des incompréhensions. L'épreuve du PEJET, par sa nouveauté et son modèle de référence (épreuve de dressage des concours hippiques) ajoute une autre dimension au mécontentement de propriétaires d'ânes jugés trop « communs ».

Car le débat sur les races est loin d'être clos. Les institutions des filières (Institut National Asin et Mulassier, Société Française des Équidés de Travail), les associations de race et les éleveurs reformulent en effet l'apparence que l'animal doit emprunter, en fonction des nouveaux usages auxquels ils le destinent. Or « l'espérance de vie d'une race dépend précisément de sa capacité à évoluer, voire à changer radicalement en quelques décennies » (Lizet, 1989). Cette évolution se retrouve dans l'élaboration du standard de l'âne Pyrénéen qui ne semble pas avoir clos le débat. Plusieurs types étaient en effet reconnus par la tradition (gascon, catalan, landais), tous d'une même robe noire, mais différenciés par leur taille (1,20 m à 1,28 m au garrot pour le gascon, plus de 1,40 m pour le catalan). Le *stud-book* choisit finalement de maintenir deux standards, mais de rudes discussions confrontent les « conservateurs » tenants du type catalan, de grande taille, à la réalité de nouveaux usages favorisant le gascon, voire un type dit « intermédiaire ».

Les promoteurs du portage, comme de l'âne maraîcher, souhaitent en effet des animaux de taille moyenne, capables de passer sous les serres ou d'assurer le portage sans devoir hisser les sacs en hauteur alors que les grands catalans effraient les néophytes louant pour la randonnée. « Toi, tu représentes l'âne du passé, m'a-t-on expliqué lors d'une réunion de l'association », avoue même D, sélectionneur de baudets catalans (retraité, Ariège, entretien octobre 2019). Or l'âne de taille moyenne correspond en fait à un type intermédiaire

non prévu par le standard de la race, finalement très proche du Grand Noir du Berry.

Ce dernier bénéficie d'une reconnaissance officielle dès 1994, fruit d'une démarche portée par les *Thiaulins de Lignières*. Ce groupe folklorique œuvrant à la patrimonialisation du passé rural berrichon organise alors des manifestations d'identification des animaux et ouvre un *stud-book*, mais la dynamique retombe dans les années 2000 et les points critiques de l'établissement d'un standard réapparaissent : le Grand Noir peut en effet être compris comme l'expansion septentrionale de l'âne pyrénéen, née de relais marchands, notamment par les communautés tsiganes, et associée à des croisements amélioratifs. L'actuel président de l'association constate d'ailleurs la non-tenue du livre généalogique depuis plus de dix ans, qui oblige à reprendre l'enregistrement à titre initial, à rechercher des bêtes dans la base SIRE, à traquer des ânes dans les petites annonces, à faire appel à des baudets pyrénéens et à inciter les propriétaires à faire reproduire leurs ânesses (P., retraité, entretien de mai 2018, Indre).

Or ces derniers sont tous des amateurs ayant des ânes par *hobby*, signe de l'appartenance à un groupe ou trace de la mémoire familiale, alors que, symptomatiquement, aucun agriculteur berrichon (céréalien) n'a conservé cet animal des anciens métayers. L'âne bourbonnais, aux naissances rares et aux effectifs en repli, est dans une situation semblable. L'association s'astreint à un gros travail d'investigation pour enregistrer de nouveaux animaux en prospectant sur les rebords limagnais jusqu'à Issoire et même Brioude, mais son dynamisme se heurte à l'ampleur de la tâche et à un évident manque de moyens.

En dernier ressort, une question clef demeure : veut-on préserver une race ou l'espèce ? L'utilité de cette dernière est toujours à chercher dans les formes de valorisation. A-t-on besoin pour cela d'une

race ? L'exemple de l'âne renvoie à la discussion sur les méthodes utilisées dans le cadre des races menacées. Selon la manière dont chaque acteur conçoit l'âne, les propositions pour lutter contre ce déclin conduisent à des solutions divergentes. La conservation de l'espèce ne passe alors pas forcément par celle de races particulières et la recherche montre qu'elle ne peut se comprendre *a priori* et hors contexte territorial.

Ces lignes de clivage divisent. La première oppose les acteurs souhaitant trouver une finalité économique à l'animal, gage de sa pérennité, à ceux qui pensent que la passion pour l'âne suffira. La forte présence de non-professionnels freine par ailleurs la structuration de la profession. Ainsi, les associations de la cause animale placent des ânes abandonnés chez des particuliers, mais les professionnels se plaignent alors de cette concurrence, dite à but non lucratif, mais qui démonétise le marché. Une seconde fracture sépare les partisans des bêtes de race et ceux d'une valorisation plus globale de l'âne, qu'il soit de race ou commun. Il faut dire que dans tous les usages examinés, la sélection raciale apparaît souvent sans grande utilité. La race est-elle un élément de valorisation économique ? Peut-on valoriser l'âne en dehors d'une sélection raciale ? Au regard du cheptel national, l'âne de race n'a en effet qu'un caractère secondaire (voir note 5). L'émiettement des acteurs, la différenciation de leur profil et leur niveau d'engagement inégal pénalisent les actions collectives, des différences de génération et d'origine recoupant, sans se juxtaposer, les oppositions.

2. La diffusion de l'âne et ses limites

Un dernier point concerne la présence diffuse d'ânes auprès des particuliers qui demande, pour être comprise, à être resituée dans les mutations animant les espaces ruraux (Jean et Rieutort, 2018). Depuis les

années 1970, ces derniers se transforment, en raison de l'évolution des usages et des conceptions de la campagne. S'ajoutant aux fonctions anciennes de ces milieux (agricoles, forestières et localement industrielles), les fonctions résidentielles et récréatives liées à l'habitat et aux loisirs se sont imposées et leurs dimensions écosystémiques se sont affirmées. Ces changements de modes de vie et les mutations des rapports entre ville et campagne induisent alors un besoin permanent d'espaces pour l'extension de la cité et les usages récréatifs des urbains. Il en résulte une imbrication étroite entre milieux périurbains et ruraux, engendrant tensions et concurrences pour l'occupation et le contrôle du territoire¹⁰. Dans ce nouveau contexte, l'âne est une part mal connue, mais pourtant bien visible de la composante équine de ces nouveaux espaces ruraux, avec une nette surreprésentation des animaux détenus par les non-agriculteurs dans les départements très peuplés (*cartes 1 et 2*).

L'engouement et même le phénomène de mode dont bénéficie l'âne se repèrent alors sur une période un peu décalée par rapport à celle qui profita aux petits chevaux (Landais, Mérens, Castillonnais) ou aux poneys (Potttock) (Collectif, revue *Ethnozootechnie*, 2000), l'âne ayant tendance à remplacer le poney chez les particuliers dans les années 1980. Ces formes ordinaires de présence restent pourtant difficiles à cerner, en dehors de dénominations péjoratives d'« ânes bisous, câlins, tondeuse à gazon ». Pour aborder cette présence diffuse et pourtant bien réelle, nous ne disposons pas d'évaluation par échantillonnage selon les catégories d'espace, mais

10. Le programme *Cheval et territoires* (Vial-Pion, 2011) a montré que le cheval et les activités équestres correspondent à une composante de la transformation du monde rural dans une société urbanisée accordant une place croissante aux lieux de résidence et de récréation recherchés pour leur cadre de vie.

des travaux montrent toutefois que l'âne sert souvent de « transition animale » entre l'urbain et le rural (Delfosse *et al.*, 2018), à l'image de cet interlocuteur faisant brouter ses ânes sur les parcelles les plus proches des maisons car ils « sensibilisent les habitants aux animaux ». L'âne opère un passage vers des territoires où vaches et autres animaux confèrent une image davantage rurale, agricole. L'enquête fait toutefois remonter des situations critiques chez bien des propriétaires qui, ayant acquis un âne non éduqué, l'ont gâté de trop de nourriture, ne peuvent plus l'approcher et sont désarmés.

En complément de nos études de cas, nous avons réalisé une recension de faits divers impliquant des ânes. Les 49 cas recensés par dépouillement de la presse régionale entre 2012 et 2018 révèlent que ceux-ci peuvent concevoir un aspect négatif ou encore folklorique qui renvoie au ridicule longtemps associé à cet animal. Comment cette présence encadrée dans des espaces périurbains ou polyfonctionnels peut-elle avoir un revers négatif ? La grande variété des accidents souligne les risques et les déviances liés à ces formes de présence. La maltraitance (pieds non parés, plaies, dentition non soignée) et l'abandon sont des thèmes récurrents (9 faits divers), confirmés par les professionnels régulièrement contactés pour récupérer des bêtes délaissées.

Les résultats de cette recension corrigent la représentation suivant laquelle l'âne susciterait l'affection et l'attention de ses propriétaires : les abandons par des particuliers sont nombreux et certains meurent même de faim. Les ânes en fuite, provoquant accidents de la circulation ou errant sur une voie ferrée, sont aussi multiples, surtout en milieu périurbain où ils mettent en danger hommes et animaux. Leur sauvetage par les pompiers revient fréquemment (8 cas), car l'âne peut s'échapper de son enclos et, dans sa

fuite, tomber dans un puits, une piscine ou un ravin, voire se noyer. L'intervention des pompiers est révélatrice du changement de statut, tant de l'animal que de l'espace rural, qu'il s'agisse de bêtes abandonnées ou laissées sans surveillance. Dans le rural isolé, parfois en montagne, des ânes sont aussi attaqués par des chiens errants ou même tués par un ours pyrénéen. Enfin, dans le périurbain, sont mentionnés des cas de morsures et de blessures, ayant même causé le décès d'un enfant. Ces différents faits rappellent les risques d'une transition entre deux « systèmes domesticoires » (Digard, 2004) qui gèrent différemment la présence animale dans la société, situation observée pour d'autres espèces, pour les éléphants par exemple qui sont abandonnés en Inde avec la motorisation des travaux forestiers.

*

* *

L'âne demeure une espèce marginale, à tel point qu'elle reste statistiquement mal connue, positionnée entre l'univers de l'agriculture et celui des particuliers, d'amateurs de toute sorte dont le seul lien avec le monde agricole est la détention d'une parcelle de terre. Il apparaît toutefois animé de mouvements de renouveau, timides mais bien réels, spécifiques et différents de ceux que nous observons dans l'univers agricole. Ces mouvements apparaissent même de nature à faire changer l'âne d'univers dans la lignée de ce qu'observaient Audiot et Garnier dès 1995. Aujourd'hui, après quarante ans d'évolutions tendancielles, l'âne est quasi définitivement sorti de sa sphère agricole et agraire d'origine pour intégrer de nouveaux environnements, à travers d'autres fonctions en tant qu'animal d'agrément (dépourvu alors de fonction de travail) ou élément d'un projet de développement, agricole (lait, maraîchage) ou non (asinerie touristiques).

L'élevage asinien peut être comparé à d'autres formes de valorisation de races

locales et aux différentes modalités de leur conservation (Lauvie *et al.*, 2017). L'âne a un rôle indirect dans la fabrication de produits non alimentaires et le développement d'un artisanat associé (saponification) mais son utilisation engendre de plus en plus d'usages récréatifs et de services touristiques et il assume un rôle croissant dans la production paysagère et l'entretien d'espaces spécifiques, notamment périurbains. La notion de multifonctionnalité rend compte de ces fonctions diverses. Au-delà de sa seule valeur économique, la présence de l'âne s'explique ainsi par diverses modalités de valorisation et les multiples valeurs qu'il véhicule, l'animal demeurant

toujours au service d'un système agricole ou entrepreneurial dont il est rarement le cœur, mais bien plus un maillon.

Au terme de cette évolution structurelle toujours en cours, l'âne voit donc ses effectifs croître pour la première fois depuis plus d'un siècle, mais l'espèce demeure fragile, soumise à de nouveaux enjeux parmi lesquels la réflexion sur la race est essentielle. Il reste décidément une espèce à part, tiraillée entre fonctions productives, production de services et fourniture d'agrément pour les populations urbaines et périurbaines. En cela, il demeure l'animal un peu marginal qu'il a toujours été. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Audiot A. (1995). *Races d'hier pour l'élevage de demain*. INRA, 192 p.
- Audiot A., Garnier J.-Cl. (1995). De l'ân(e) onyme à l'âne ou le renversement de perspectives des usages sociaux de l'âne. *Ethnozootechnie*, n° 56, pp. 65-77.
- Collectif. (2000). *Ethnozootechnie*, n° 64, 140 p.
- Delfosse C., Dumont B., Hostiou N. (2018). Des services contrastés rendus par l'élevage dans les espaces urbains et périurbains européens. *INRA Productions Animales*, vol. 30, n° 4, pp. 395-406, <https://doi.org/10.20870/productions-animales.2017.30.4.2269>.
- Denel S. (2001). *Évolution de la population asine du XIX^e siècle à nos jours : de la bête de somme au porteur d'un patrimoine*. Thèse, École nationale vétérinaire d'Alfort, 100 p.
- Digard J.-P. (2004). *Une histoire du cheval. Art, technique, société*. Arles, Actes Sud.
- Jean Y., Rieutort L. (2018). *Les espaces ruraux en France*. Paris, Armand Colin, 512 p.
- Lauvie A., Alexandre G., Couix N., Markey L., Meuret M., Nozières-Petit M.-O., Perucho L., Sorba J.-M. (2012). Comment les diverses formes de valorisation des races locales interagissent avec leur conservation ? *Ethnozootechnie*, n° 103, pp. 7-12.
- Lizet B. (1989). *La bête noire : à la recherche du cheval parfait*. Paris, Édition de la M.S.H., 341 p.
- Lizet B. (1996). *Le cheval dans la vie quotidienne*. Paris, Jean-Michel Place, 218 p.
- Lompech M., Ricard D., Rieutort L. (2018). L'âne en France, ses usages et ses territoires. *Géocarrefour*, n° 92/3, en ligne.
- Morange M., Schmoll C. (2016). *Les outils qualitatifs en géographie Méthodes et applications*. Paris, Armand Colin, coll. « Cours », 220 p.
- Musset R. (1917). *De l'élevage du cheval en France*. Paris, Librairie agricole, 155 p.
- Pellegrini P. (2004). Les races bovines rustiques et leur domestication. *Ethnologie française*, vol. 34, n° 1, pp. 129-138.
- Rabier Th. (2011). *L'âne des Pyrénées*, Oloron-Sainte-Marie, Monhélios, 64 p.
- Spindler F. (1986). Évolution de la population asine française. *Ethnozootechnie*, n° 37, pp. 21-28.
- Vial-Pion C., Aubert M., Perrier-Cornet Ph. (2011). Le développement de l'équitation de loisir dans les territoires ruraux : entre influences sectorielles et périurbanisation. *Revue d'économie régionale et urbaine*, vol. 16, n° 6, pp. 549-573.